Le Roi des pissenlits (review)

Anthony John Wall

Francophonies d'Amerique, Printemps 2004 Numéro 17, pp. 121-123 (Review)

Published by University of Toronto Press
DOI: *https://doi.org/10.1353/fda.2004.0023*

For additional information about this article
https://muse.jhu.edu/article/169324

[3.128.198.21] Project MUSE (2024-04-25 12:54 GMT)

LE ROI DES PISSENLITS, ROMAN

de Daniel Paradis
(Ottawa, Le Nordir, 2003, 127 p.)

Anthony Wall
University of Calgary

Ce petit roman, fort agréable, de Daniel Paradis s'ouvre sur une période critique pour son protagoniste. Dans l'espace de quelques heures, sa femme d'une vingtaine d'années décide de le quitter, il apprend qu'il va être licencié, et il commence à tomber dans la dépression. Tel un héros cornélien, Alexandre décide qu'il assumera son sort difficile. Le côté tragique des circonstances sert ainsi à révéler le véritable caractère héroïque de notre roi des pissenlits.

Tout le monde connaît le jaune souriant des pissenlits en fleur, couleur pétillante qui ne dure qu'un bout de temps avant de verser, trop vite, dans le blanc sale d'un million de petites graines volantes, toutes prêtes à ensemencer la planète entière. Peu voltairien, Alexandre ne s'occupe pas du tout de son propre jardin, et ses voisins lui en veulent énormément, car sa propriété est devenue une véritable pépinière de pissenlits, fleurs que personne n'aime. Au lieu de nettoyer son terrain, Alexandre préfère rêver et écrire. Les pissenlits deviennent ainsi envahisseurs, conquérant terrains, parterres, jardins entiers et, enfin, tout un roman. L'histoire du roi des pissenlits est celle de la contagion de la fiction : comment, à l'instar d'un Don Quichotte québécois, la fiction et l'écriture du protagoniste finissent par envahir toute sa vie, à tel point qu'il vit dans les mots, dans l'imaginaire, incapable de communiquer de vive voix avec les gens réels autour de lui. Si sa femme *en italique* décide de le quitter, c'est en partie à cause de cette incapacité à vivre *comme du vrai monde*. On sait que le pissenlit laisse parfois une vilaine tache sur la main de celui qui a le malheur de le cueillir.

Le Roi des pissenlits bascule souvent entre le roman réaliste et la fiction fantastique, entre la petite histoire de la vie quotidienne et le conte de fées, entre le réveil et le rêve, entre le jour et la nuit, entre l'humour et le sérieux, entre la tristesse et la joie. L'histoire proprement dite d'Alexandre alterne avec un conte allégorique : ce dernier est sans doute le texte littéraire que le héros est en train d'écrire, comme si de rien n'était, pendant que sa vie réelle tombe en miettes devant ses yeux, et devant les nôtres.

Nullement pathétique, car le protagoniste fait preuve d'une grande résistance face à l'adversité, l'histoire d'Alexandre raconte sa façon d'investir, la nuit, le petit théâtre du quartier, fermé pour l'été, pour ensuite se mêler clandestinement à la programmation de la saison à venir. C'est aussi l'histoire des meubles personnels d'Alexandre qui semblent bouger dans un état second, c'est-à-dire dans le monde irréel dans lequel il est tombé. Alexandre vit de ses rêveries mais en même temps il est travaillé par la lassitude depuis que sa femme, à la fois « femme-dynamite » et « femme en italique », l'a quitté, au tout début du texte. Le héros a aussi un petit côté baudelairien : recevant de temps en temps une lettre, il n'arrive pas toujours à l'ouvrir.

[3.128.198.21] Project MUSE (2024-04-25 12:54 GMT)

Le conte allégorique semble dans un premier temps doubler l'histoire de la vie du héros, mais pas tout à fait. Dans ce conte peuplé de personnages peu réalistes portant des noms pseudo-légendaires, le héros est transporté dans les airs par de grands oiseaux rapaces, et cela, pour arriver au bas d'une tour magique où il doit entrer et d'où il doit ressortir au péril de sa vie. Nous voyons des femmes et des hommes marqués d'un tatouage rouge, nous entendons une prophétie énigmatique, nous assistons à une joute dans les airs qui n'est pas sans rappeler Harry Potter. Si nous comprenons que ce conte féerique est finalement une image en miroir de la vie scripturaire d'Alexandre (dans les deux cas il ne s'agit jamais de « viser l'objectif en ligne droite » [p. 109]), ce récit en double de la vie d'Alexandre est lui-même secondé par une deuxième histoire parallèle : celle que le héros mène en cachette dans le théâtre fermé, la nuit, en compagnie d'un clochard qui assiste, lui aussi *in petto*, à ses monologues prononcés sur scène. Ce clochard s'avère être nul autre qu'Albert Hermès le mystérieux propriétaire du théâtre en question, qu'il s'apprête à vendre.

L'écriture de Daniel Paradis est à la fois facile à suivre et énigmatique. Parfois un peu trop. Dans le conte de fée, le personnage Djinn-Djinn, tel Perceval, est chargé de percer le secret de la tour, de deviner la question qu'il faut poser et de découvrir une fiole d'encre qu'il doit ensuite jeter par terre. Dans l'histoire de la vie quotidienne d'Alexandre, il découvre une tache d'encre venue de nulle part, dirait-on, en présence d'un miroir auquel il va demander, bien sûr, qui est le plus beau de tous. Dans cette tour magique, le héros perçoit, par l'ouverture du toit, un ciel ouvert qui laisse pressentir un vague espoir ; à la toute fin du roman, le texte joue plusieurs fois avec les images d'une ouverture possible, surtout d'un espace entre-deux, celui d'un « nouveau récit » (p. 126), ou d'une « nouvelle nature » (p. 127), celui qui s'ouvrira si le héros arrive un jour à « se glisser entre deux lignes… entre deux mondes » (p. 127). Quel serait ce nouveau monde entr'aperçu ? Le texte ne nous en dit pas beaucoup à ce sujet.

Ce petit roman ne profite pas assez des délicieuses images, parsemées dans le roman, des pissenlits. En cela, le texte reste, peut-être, trop engoncé dans le genre de la nouvelle, sans entrer tout à fait dans celui du roman. En lisant ce petit roman, on ne cesse de penser à l'expression « manger les pissenlits par la racine », et le roman ne se prive pas de la suggérer – même si elle ne convient pas du tout à l'atmosphère humoristique, mélangée d'espoir, que le pissenlit est censé susciter par ailleurs. Si l'on sent que l'image du pissenlit n'est pas suffisamment exploitée, si l'on aurait préféré qu'elle prenne plus de volume dans le texte, c'est que le titre nous invite déjà à le faire. Pourquoi ne pas avoir intégré dans le texte quelques réflexions sur la mythologie de cette plante ? Sur le sens étymologique de son nom ? Sur ses valeurs nutritives, voire médicinales ? Alexandre est « roi des pissenlits », certes, sans doute parce qu'il en a beaucoup, beaucoup sur sa pelouse. Et pourtant, l'énigme reste entière en ce qui concerne le symbolisme profond du pissenlit, en tant que fil conducteur possible pour un développement soutenu des sens implicites, des anecdotes pas encore racontées, et d'autres images encore à brosser.

Par contre, les nombreuses réflexions plaisantes et spirituelles – sur le sens des mots, le métier de l'écrivain, la séparation du monde des mots d'avec le monde de la vie quotidienne méritent d'être soulignées. Les scènes qui nous donnent à voir un Alexandre en train de parler à des fauteuils vides, dans un théâtre qu'il croit désert, d'autres qui le montrent en train de se débattre avec ses meubles, surtout avec un lit – lieu de ses rêves – qui semble monter de plus en haut dans sa chambre, devenant par

conséquent de plus en plus difficile à atteindre, constituent des moments forts de l'écriture de ce roman.

Après un premier recueil de nouvelles, *Feu sur la lune* (Nordir, 1999), *Le Roi des pissenlits* est le premier roman signé par Daniel Paradis. Vu les qualités évidentes de ce premier roman, vu surtout la joie et le plaisir que plus d'un lecteur a déjà décrits à propos de son écriture, il est à souhaiter qu'il en signe bientôt d'autres.